LE PRÉSENT;

OU

L'HEUREUX QUIPROQUO,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par le citoyen PATRAT.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DES VARIÉTÉS *du Palais, le premier jour de l'an 1793.*

Prix, 1 liv. 4 sols.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS,

De l'Imprimerie du citoyen CAILLEAU, rue Gallande, n°. 64.

L'an second de la République française.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les citoyens :
MERVAL, homme opulent.	*S. Clair.*
DOLCY, son neveu.	*Vallienne.*
DELCAR, homme de finance.	*Genest.*
ANDRÉ, valet de Merval.	*Beaulieu.*
LUCILE, fille de Delcar.	*Mme. S. Clair.*
MARGOT, mère d'André.	*Mlle Lacaille.*
UN DOMESTIQUE de M. Delcar.	

La Scène est à Paris, dans le sallon de Merval.

Je, soussigné, déclare avoir cédé au citoyen Cailleau, les droits d'imprimer et de vendre *le Présent ou l'Heureux Quiproquo, Comédie*, me réservant mes droits d'auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de France. A Paris, le 21 décembre 1792.

J. Patrat.

L'HEUREUX QUIPROQUO,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, *seul, en veste du matin, arrangeant le sallon.*

V'LA encore un jour de l'an arrivé; c'est bon : je voudrois qu'il y en eût un toutes les semaines, moi.... mais j'sis inquiet : j'entends dire chaque jour, on a supprimé ceci, on a supprimé cela; bon dieu ! si on alloit supprimer les étrennes.... Mais j'aimerois autant qu'il n'y eût point d'année.... Je saurai ça ce matin, car v'la monsieur qui va se lever; j'men vas lui faire mon compliment que j'ai appris par cœur; il l'entendra le premier, et c'est juste.... Il est mon maître une fois (*riant*), mais aussi c'est à lui à donner le bon exemple aux autres. Faudra que je tâche de trouver un moment pour aller voir M. Dorcy, son neveu, mon frère de lait. Ah ! c'est celui-là qu'est un bon garçon; et j'sis ben fâché que M. Merval lui ait défendu de revenir chez lui : dam ! y sont tous deux amoureux de la même personne; l'oncle veut avoir la préférence, mais bernicle; la demoiselle a de bons yeux, et....

SCÈNE II.

ANDRÉ, MERVAL.

MERVAL, *en robe-de-chambre.*

QUE fais-tu là ?

ANDRÉ *étonné.*

Eh, bon dieu !

MERVAL.

Est-ce ainsi que tu viens m'habiller ?

ANDRÉ, *lui faisant une profonde révérence.*

Monsieur je vous souhaite....

MERVAL.

Je suis obligé de m'habiller seul.

ANDRÉ, *continuant.*

Une bonne année....

MERVAL.

Rien de prêt.

ANDRE, *continuant.*

L'accomplissement de tous vos desirs....

MERVAL.

Tu seras donc toujours un imbécile ?....

ANDRE, *continuant.*

Accompagnés de plusieurs autres.

MERVAL, *haussant l'épaule.*

Mon habit.

ANDRÉ *reste prêt à tendre la main.*

Monsieur....

MERVAL.

Mon habit, te dis-je.

ANDRÉ, *allant prendre l'habit.*

Il étoit en colère. Il n'a pas entendu mon compliment. (*Lui présentant la manche de l'habit*). Monsieur, je vous souhaite...

MERVAL.

Mon chapeau, ma canne.

ANDRÉ, *le laissant tomber.*

Une bonne année.

MERVAL.

Mal adroit!

ANDRÉ.

L'accomplissement de tous vos desirs.

MERVAL.

Tu as encore cette mauvaise qualité.

ANDRÉ.

Accompagné de plusieurs autres.

MERVAL, *s'en allant.*

Reste ici, je vais sortir. Si mon neveu s'avisoit de saisir ce moment pour me faire une visite d'usage, dis lui bien que je suis décidé à ne pas le recevoir.

ANDRÉ, *à Merval qui s'en va..*

Monsieur?

MERVAL.

Quoi?

ANDRÉ *d'un ton triste.*

Vous ne lui donnerez donc pas ses étrennes?

MERVAL.

Non, certainement.

ANDRÉ, *à part.*

Y n'y a plus de doute... O bon dieu!

MERVAL, *revenant.*

A propos; si le bijoutier apporte ce que j'ai commandé pour les étrennes de Lucile?

ANDRÉ, *sortant de son abattement.*

Qu'est-ce que vous dites, monsieur?

MERVAL.

Es-tu devenu sourd.

ANDRÉ.

Mon dieu non; je n'ai jamais écouté avec tant d'attention.

MERVAL.

Je te dis que si le bijoutier apporte les étrennes de Lucile.

ANDRÉ.

Il y a donc encore des étrennes!

MELVAL.

Assurément.

ANDRÉ, *après un gros soupir.*

Ah ! bon dieu, que vous me soulagez !

MERVAL.

Comment ?

ANDRE.

A votre air de ce matin, j'ai cru que les étrennes étoient supprimées.

MERVAL, *riant.*

Ah, j'entends !. . tiens, voilà les tiennes ; mais à l'avenir un peu plus d'exactitude.

ANDRÉ, *vivement.*

Monsieur sera toujours content.

MERVAL, *en s'en allant.*

Ne sort pas ; je ne rentrerai guère que dans deux heures.

ANDRÉ.

Cela suffit. Me v'la cloué ici. (*Merval sort*).

SCÈNE III.

ANDRÉ, *seul.*

Allons me vlà des bons! tant que les étrennes dureront, la France ne peut pas manquer... mais queu dommage que je ne puisse pas aller à mon village ! le premier jour de l'an un baiser de sa mère ! ça fait tant de bien !... et mon pauvre père ! mais il y a huit lieues ! ça ne se peut pas.

SCÈNE IV.

ANDRÉ, DOLCY, *entrant avec crainte.*

DOLCY.

André, mon oncle est-il là ?

ANDRÉ, *avec joie.*

Ah ! j'aurons du bonheur aujourd'hui ; vous serez le premier que j'embrasserai.

DOLCY, *l'embrassant.*

Bonne année, mon frère.

ANDRÉ.

Son frère ! c'est çà un patriote ?

DOLCY, *lui donnant un assignat de 50 livres.*

Tiens, voilà pour toi.

ANDRÉ, *hésitant.*

Le nom de frère que vous venez de me donner est votre meilleure étrenne.

DOLCY.

Je t'en prie.

ANDRE, *prenant l'assignat.*

C'est donc pour vous obéir.

DOLCY.

Où est mon oncle ?

ANDRÉ.

Il est sorti.

DOLCY.

T'a-t-il parlé de moi ?

ANDRÉ.

Mon dieu, oui

DOLCY.

Qu'a-t-il dit ?

ANDRÉ.

Il m'a dit de dire qu'il a dit, que c'est inutile à vous de revenir, parce qu'il ne veut plus vous voir.

DOLCY.

Notre rivalité m'a fait perdre ses bonnes graces ; mais il m'aime.

ANDRÉ.

S'il vous aime ! je lui ai entendu dire cent fois : « il a de l'esprit comme un diable, c'est un petit Voltaire, il fait des tragédies plus farces !...

DOLCY.

S'il se guérit de son amour, il me rendra son amitié.

ANDRÉ.

Il dit qu'il y a un dédit.

DOLCY.

Il est plus glorieux qu'intéressé : son orgueil et sa délicatesse sont les armes dont nous allons nous servir pour combattre son amour : tu nous aideras, je compte sur ton zèle.

ANDRE, *fierement.*

Ecoutez, mon frère : je suis à vous à la vie, à la mort, mais non pas pour trahir mon maître.

DOLCY.

Tu as raison.

ANDRÉ.

Dame ! c'est qu'il ne s'agit pas de porter le nom de républicain ; il faut être honnête homme pour le mériter.

DOLCY, *le regardant avec satisfaction.*

Hé, voilà ceux que notre orgueil méprisoit ! Mon cher André sois tranquille ; je n'exigerai rien de toi qui ne soit approuvé par l'honneur.

ANDRÉ.

C'est dit : je m'en fie à vous.

DOLCY.

D'abord tu diras à mon oncle que je me suis rendu à mon devoir, et tu lui donneras pour étrennes cette petite comédie nouvelle que je viens de finir et que je lui dédie.

ANDRÉ

O ça ! ça lui fera plaisir, j'en suis sûr.

DOLCY.

Tu lui donneras aussi cette lettre de la part de Lucile : mais tu te garderas bien de dire que c'est moi qui l'ai apportée.

ANDRÉ.

Savez-vous ce qu'elle chante ?

DOLCY.

Je n'ai rien de caché pour toi. M. Delcar regarde mon oncle comme son gendre : il va venir avec Lucile lui souhaiter la bonne année, et lui porter pour étrenues une corbeille pleine de différens cadeaux. Comme il pourroit les visiter devant son père, elle le prévient par ce billet, qu'il y trouvera un paquet de lettres qui contient toute ma correspondance avec elle.

ANDRÉ.

Pourquoi lui donner toutes ces lettres ?

DOLCY.

Elle espère qu'en voyant le respect et l'attachement avec lequel j'ai parlé de lui, les progrès de notre tendresse et l'excés de notre amour, il renoncera à ses projets, et deviendra notre protecteur.

ANDRÉ.

Il en est capable, car c'est bien le meilleur cœur ! mais il a de l'orgueil comme quatre : il pourroit revenir ; allez vous en par le petit escalier, pour que personne ne vous rencontre.

DOLCY.

Puis-je compter sur toi ?

ANDRÉ.

Tiens, comme si son bonheur ne me feroit pas autant de plaisir qu'à lui.

DOLCY.

Je viendrai savoir ce qui se sera passé.

ANDRÉ.

Pendant qu'il seront à table.

DOLCY.

Adieu mon frère.

ANDRÉ.

Adieu mon frère.

SCÈNE V.

ANDRÉ, *seul.*

SI tout ça pouvoit s'arranger, mon dieu que je serois donc aise ! ça feroit un assortiment ! au lieu qu'avec mon

maître.... Ah ! v'la mademoiselle Lucile et M. son père ; il a ben fait de décamper.

SCÉNE VI.

ANDRÉ, DELCAR, LUCILE, UN DOMESTIQUE *qui porte une corbeille.*

ANDRÉ, *saluant M. Delcar.*

MONSIEUR, je vous souhaite une bonne année, l'accomplissement de tous vos desirs, accompagné de plusieurs autres.

DELCAR, *lui donnant un assignat.*

Tiens, mon ami, voila pour toi.

ANDRÉ.

Bien obligé, monsieur.... (*à Lucile*). Mamzelle, je vous souhaite une bonne année, l'accomplissement de tous vos desirs, accompagné de plusieurs autres.

LUCILE, *lui donnant aussi un assignat.*

Tiens, André.

ANDRÉ.

Bien obligé, mamzelle. (*au domestique*). Monsieur, je vous.... Ah ! vous êtes un receveur d'étrennes, vous, vous n'aurez pas mon compliment.

DELCAR.

Où èst ton maître !

ANDRÉ.

Il est sorti, monsieur ; mais il va revenir.... Assisez-vous, mamzelle, v'là un siége.... Et vous, venez boire un coup. Quand un maître n'y est pas, il faut faire les honneurs.

SCÈNE VII.

DELCAR, LUCILE.

DELCAR.

MON enfant, quitte donc cet air abattu qui m'afflige.

LUCILE.

Hé comment me livrer à la joie ?

DELCAR.

Tu vas être la plus heureuse des femmes.

LUCILE.

Quel bonheur ?

DELCAR.

Merval n'est point de la première jeunesse, mais il est aimable, plein d'esprit, d'une société charmante ; il t'aime, et sa fortune va rendre ton sort digne d'envie.

LUCILE.

Jamais, mon père, jamais.

DELCAR.

DELCAR.

Pourquoi ?

LUCILE.

J'aime son neveu.

DELCAR.

Pourquoi m'en avoir fait un mystère ? Dolcy est un jeune homme, doux, honnête et sage : ses talens littéraires en feront un homme rare, et j'aurais consenti avec joie à le voir ton époux ; mais je te vois combler Merval d'honnêteté, de prévenance, d'amitié ; il me demande ta main ; je crois te surprendre agréablement ; en arrêtant ce mariage, nous signons un dédit de 50 mille livres, et au moment de terminer, tu me fais connoître que je me suis trompé, est-ce ma faute ?

LUCILE.

Non, et ma dissimulation avec un si bon père est la cause de tous mes maux ; mais jugez moi. Merval vous présente son neveu : bientôt la plus tendre sympathie nous attache l'un à l'autre ; la fortune de Dolcy dépendoit de son oncle, il falloit gagner ses bonnes-graces, je fis tout pour y parvenir ; malheureusement Merval prit ma politesse pour un sentiment plus doux, et se croyant sûr de me plaire, il me déclare son amour, et les engagemens qu'il avoit pris avec vous : un aveu sincère de l'état de mon cœur fut ma réponse. Humilié par un refus, honteux de s'être trop avancé, son orgueil l'emporta sur sa raison, il chassa son neveu de chez lui, et vous pria de ne plus le recevoir : vous exigez que j'obéisse !...

DELCAR.

Hé, mon enfant, comment veux-tu que je fasse ? Si je donne la préférence à Dolcy, son oncle le déshérite : il reste sans fortune, et les 50 mille livres qu'il faudroit employer à payer le dédit, diminueroient furieusement la tienne.

LUCILE.

Mais si je parvenois à faire entendre raison à M. Merval ?

DELCAR.

Allons, je te laisse maîtresse de ton choix. Mais s'il persiste ?

LUCILE.

Mon respect pour vous, vous répond de mon obéissance.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

HÉ bon dieu ! vous n'êtes pas assise, mamzelle ! v'là pourtant assez de fauteuils !

LUCILE.

Je suis bien.

DELCAR.

Ton maître sera-t-il encore long-temps dehors ?

ANDRÉ.

Oh ! mon dieu non, monsieur ; peut-être deux ou trois petites heures.

DELCAR.

Hé que ne nous as-tu donc dit cela ?... viens, Lucile, nous ferons quelques visites.... (*A André*). Tu lui diras que nous allons revenir.

ANDRÉ.

C'est comme vous voudrez, déjà.

LUCILE

Adieu, André.

ANDRÉ.

Mamzelle est ben bonne et ben honnête. (*Il les reconduit en les saluant*).

SCÈNE IX.

ANDRÉ, *seul.*

C'EST ça qu'est poli !... C'est singulier pourtant, si cette demoiselle, qu'est si bien élevée, alloit épouser M. Dolcy, qui est le nourrisson de ma pauvre chere mère ; çà nous rendroit tout de suite pair et compagnon, car dès qu'on épouse un de nos frères, on devient une de nos sœurs.

SCÈNE X.

MARGOT, ANDRÉ.

MARGOT, *avec son petit enfant dans les bras.*

HÉ, notre fieux ?

ANDRÉ, *enchanté.*

Ma ch'mère !

MARGOT, *l'embrassant.*

Bonne année, mon enfant.

ANDRÉ.

L'accomplissement de tous vos desirs, ma ch'mère.

ENSEMBLE.

Accompagné de plusieurs autres.

MARGOT, *le considérant.*

Mon pauvre fieux !

ANDRE, *sautant à son col.*

Que je vous embrasse encore.

MARGOT.

Prends garde à ta petite sœur.

ANDRÉ.

Ça ? c'est ma petite sœur ?

MARGOT.

Hé oui.

ANDRÉ.

Faut que je li souhaite la bonne année... Ma sœur...

MARGOT.

Hé, laisse donc, est-ce qu'elle t'entend ?

ANDRÉ.

Comment se porte donc mon père ?

MARGOT.

Bien, mon ami.

ANDRÉ.

Et les affaires ?

MARGOT.

Tout ça va bien : j'avons du travail, de l'honneur et de la santé ; il n'faut qu'ça pour vivre heureux.

ANDRÉ.

Ma mère, vlà déjà ce que j'ai reçu d'étrennes.

MARGOT.

Sais-tu que c'est beaucoup.

ANDRÉ.

Tant mieux, car c'est pour vous.

MARGOT.

Pour moi.

ANDRÉ.

Et j'ai plus de plaisir à vous le donner que je n'en ai eu à le recevoir.

MARGOT.

Brave enfant ! mais, écoute, fieux : amasse tout ça ; garde-le bien ; et, quand ton pauvre père ne pourra plus travailler, tu viendras à son secours.

ANDRÉ.

Oh ! comme cette bonne idée-là va me rendre ménager.

MARGOT, *lui donnant l'enfant.*

Tiens un peu ta petite sœur.

ANDRÉ.

Donnez... Comme elle est gentille !... Parle-t-elle,

MARGOT.

Alle n'a que trois mois.... Tiens, v'là une bonne paire de bas de laine ; que je t'avons tricotée nous même... Ce sont tes étrennes.

ANDRÉ.

C'est ça qu'est une bonne mère... Mais donnez-moi donc des nouvelles de not' village.

MARGOT.

Mon ami, c'est comme par toute la France : les jeunes gens sont à la frontière, les vieillards se réjouissent des succès de leurs fils : s'ils en perdont quelques-uns par malheur, ils s'en consolont, en pensant qu'ils sont morts en défendant la nation qu'ils ont sauvée : et nous autres femmes, j'enseignons à nos enfans que c'est en respectant les lois que je pouvons conserver notre liberté, et ça ira.

ANDRÉ.

Mais, mon père, qu'est-ce qu'i dit de moi, de me voir ici tranquillement pendant que les autres se battent ?

MARGOT.

Tout le monde ne peut pas être à la guerre. Quand la France aura besoin de toi, ton père et moi, je serons les premiers à te dire : va mon ami, va te présenter : et je te chanterons la chanson des marseillois :

Aux armes, citoyens, etc. etc.

ANDRÉ.

C'est que je ne voudrois pas, voyez-vous, qu'on eut quelque chose à me reprocher.

MARGOT.

T'as raison, mais dans quenque profession qu'on soit, en remplissant son devoir d'honnête homme, on sert toujours sa patrie.

ANDRÉ.

Ah ! ça me rassure.

MARGOT.

Il faut que j'aille faire quenque commission : le froid pince ; et si je porte avec moi ste petite criature, alle sera gelée : garde-là ici. Je reviendrai la reprendre, je dînerons ensemble ; et je m'en retournerons ben contente, après t'avoir encore embrassé, pour toi et pour ton père.

ANDRÉ.

Laissez-la moi, ma mère, et j'en aurons ben soin...

MARGOT.

Adieu : ja m'en vas pour revenir plutôt.

ANDRÉ, *à sa mère qui s'en va.*

Ma mère ?

MARGOT.

Quoi que c'est ?

ANDRÉ.

Comment que je ferai pour lui donner à téter ?

MARGOT.

Alle ne criera pas jusqu'à midi : c'est réglé comme un papier de musique.

ANDRÉ.

Adieu, maman.

MARGOT.

Adieu, André.

ANDRÉ.

Encore un baiser.

MARGOT.

De tout mon cœur.... Au revoir.

SCÈNE XI.

ANDRE, *seul.*

J'AI pourtant embrassé ma mère, le jour de l'an. C'est un bon pronostic. Je ne li ai pas parlé de mon frère de lait.... Alle reviendra.... Mais ste petite sœur ! comme elle est gentille !... Tiens, elle me rit !... Y semble qu'elle me souhaite une bonne année.... Qu'est-ce que je ferai donc pour l'amuser ?... Si je lui donnois un petit verre d'eau-de-vie? ça li feroit peut-être plaisir.... Mais ma mère, qui me grondoit toujours quand elle sentoit que j'en avois bu, s'en appercevroit, et ça la fâcheroit peut-être, et pour un moment que j'ai à la voir, je ne veux pas qu'elle me gronde.... C'est drôle qu'un petit brinborion comme ça ! ça deviendra pourtant tout comme un autre ; et queuques jours.... (*il rit*). Ah, bon dieu ! bon dieu, faut que je la fasse danser.

Air : *Dansons la carmagnole.*

Jusqu'à cinq ans, près de maman, *bis.*
Ça demandera du nanan : *bis.*
Mais quand ça grandira,
A quinze ans ça voudra
Danser la carmagnole, etc. etc.

Et puis ça f'ra pendant un temps, *bis.*
Tourner la tête à bien des gens, *bis.*
Mais, quand ça vieillira,
Personne ne voudra
Danser la carmagnole, etc. etc.

A ct'heure, qu'elle a dansé, faut qu'elle se repose. Où donc que je la coucherai ? (*Voyant la corbeille*). Oh ! comme ça lui feroit un joli berceau ! Tiens !... y semble que c'est fait pour elle... C'est justement sa longueur... (*il voit entrer son maître, et ferme brusquement la corbeille*). Ah ! bon dieu !

SCÈNE XII.

MERVAL, ANDRÉ.

MERVAL.

ANDRÉ,

ANDRÉ.

Monsieur ?

MERVAL.

Cours vîte au faubourg du Temple, et dis à M. Beaupré, que je compte sur le petit divertissement qu'il m'a promis.

ANDRÉ.

Monsieur, voilà une lettre...

MERVAL.

C'est bon : va vite où je t'envoie.

ANDRÉ.

Mais, monsieur....

MERVAL.

Va donc, te dis-je ; il pourroit sortir, et tout seroit manqué : qu'il vienne avec toi.

ANDRE.

Mais je voudrois vous dire....

MERVAL, *le poussant.*

A ton retour : va-t-en.

ANDRÉ, *en s'en allant.*

Il n'est pas curieux ; peut-être il n'ouvrira pas la corbeille.

SCÈNE XIII.

MERVAL, *seul.*

J'EBLOUIRAI Lucile par la magnificence des présens que je veux lui faire, et par la fête que je veux lui donner.... Je sais que j'ai tort de vouloir lutter contre mon neveu : mais, je me suis déclaré, et mon amour-propre seroit trop humilié si j'essuyois un refus. D'ailleurs, je connois la vertu de Lucile : douce, honnête, sage et prudente ; il suffit de lui montrer ses devoirs pour l'engager à les remplir. D'où vient cette lettre ? (*Il la décachète, et lit la signature*). Lucile.

Lucile !... voyons ce qu'elle m'écrit. (*Il lit*).

MONSIEUR,

« Vous vous êtes servi du pouvoir paternel pour obtenir ma main : mais, vous êtes généreux et sensible, vous méritez toute mon estime, et l'honneur m'oblige à ne pas vous tromper.

Vous trouverez dans la corbeille, que je vais vous présenter par ordre de mon père, un paquet que j'y ai placé à son insçu. Voyons quel est ce paquet dont elle me parle. (*Il ouvre la corbeille, et reste stupéfait*). Ce que je vois est-il croyable ?... Lucile ! ô ciel ! A qui se fier désormais ? moi qui la vois tous les jours depuis plus d'un an, moi qui auroit mis la main au feu... Mais, comment a-t-elle fait pour dérober à son père ?... Je suis anéanti... Relisons encore cette lettre.

Vous trouverez dans la corbeille que je viens de vous envoyer par ordre de mon père, un paquet... Je ne m'y

attendois pas à ce paquet-là. *Un paquet que j'y ai placé à l'insçu de mon père...* Je crois, parbleu, bien qu'il ne le sait pas. *Vous y pourrez connoître les sentimens de votre neveu; son respectueux attachement pour vous.* Plaisante marque de respect.... *La confiance en votre amitié...* Oui, vraiment; il croit que je pairai pour lui. *Son attachement pour moi, et la maniere dont j'y ai répondu.* Parbleu, rien n'est plus clair! *Cachez ce dépôt à mon pere...* Il faudra pourtant qu'il le sache. *Si vous persistez à vouloir m'épouser...* Non ferois-je, de par tous les diables. *Il vous restera...* Voilà de jolies étrennes! *Et j'obéirai...* Oui, j'épouserai la femme et l'enfant. *Mais vous aurez à vous reprocher d'avoir sacrifié la délicatesse à l'orgueil....* Moi, jamais *Et d'avoir causé le malheur d'un couple infortuné qui vous auroit chéri toute la vie.* LUCILE.

Non, Lucile, non: je reconnois ma faute, elle est affreuse, vous êtes criminelle, sans doute; mais votre sincérité me tire de l'abyme où mon erreur m'alloit plonger: d'ailleurs, vous m'avez assez estimé pour me confier ce qu'une mère a de plus cher au monde, son enfant; et je ne vous céderai point en générosité; mais je l'ai échappé belle, et je veux vous faire peur à mon tour. J'entends son père; fermons un peu cette corbeille, mais donnons-y un peu d'air, afin de laisser respirer cette innocente créature.

SCÈNE XIV.

LUCILE, DELCAR, MERVAL.

DELCAR, *embrassant Merval.*

BONNE année, mon cher ami.

MERVAL, *froidement.*

Pareillement, monsieur.

DELCAR.

Nous nous sommes croisés; Lucile vous portoit vos étrennes quand vous lui portiez les siennes; mais quelle différence! comment diable! un superbe écrin!... Mon ami, vous êtes trop magnifique.

LUCILE.

Mon père a raison, monsieur, et j'ai peu mérité le don que vous venez de me faire.

MERVAL, *à part.*

J'espère qu'il me rentrera.

DELCAR.

Ah ça, nous dînons ici, je vais me mettre à mon aise; chez son gendre on ne se gêne pas. (*Il remonte le théâtre, et va poser son chapeau et sa canne sur une chaise*).

LUCILE, *à demi voix.*

Vous avez reçu mon billet.

MERVAL.

Oui, mademoiselle.

LUCILE.

Vous l'avez lu.

MERVAL.

Oui, mademoiselle

DELCAR, *trouvant des journaux*

Est-ce le journal de ce matin ?

MERVAL.

Oui, monsieur.

DELCAR.

Je vais le lire pendant que vous causerez. (*il lit*).

LUCILE.

Avez-vous jeté les yeux sur le dépôt que je vous ai confié ?

MERVAL.

Oui, mademoiselle.

LUCILE.

Vous connoissez à présent ma foiblesse pour votre neveu?

MERVAL.

Oui, mademoiselle.

LUCILE.

Vous avez vu les preuves de son amour ?

MERVAL.

Oui, mademoiselle.

LUCILE.

Au point où nous en sommes, il est difficile de revenir sur nos pas.

MERVAL.

Parbleu, c'est bien impossible.

LUCILE.

Jugez à présent si je puis être à vous.

MERVAL, *apres l'avoir fixée un moment.*

Vous m'avez bien trompé !

LUCILE, *vivement.*

Non ! je n'en ai jamais eu l'intention ; au contraire : votre neveu et moi nous aurions voulu vous faire voir....

MERVAL.

Joli spectacle !

LUCILE.

Croyez....

MERVAL.

Mon neveu payera cher la séduction qu'il a mis en usage.

LUCILE.

La séduction ? hé point du tout : mon cœur a volé au-devant du sien.

MERVAL, *surpris.*

Quoi! c'est vous qui.... LUCILE.

LUCILE.

Je l'aime : j'ai enhardi son amour, parce que je le partageois ; sans cela il n'auroit jamais osé.

MERVAL.

Fort bien, mademoiselle, fort bien.... (*à part*). Oh ! que les physionomies sont trompeuses !

LUCILE.

Vous voyez ma situation.

MERVAL.

Oui, mademoiselle.

LUCILE.

Votre cœur est-il attendri ?

MERVAL.

Oui, mademoiselle

LUCILE, *avec espoir.*

Hé bien ?

MERVAL, *à part.*

Inquiétons-là.

LUCILE.

Que dois-je espérer ?

MERVAL, *sèchement.*

Rien.

LUCILE, *étonnée.*

Rien !

MERVAL, *appuyant.*

Oh ! rien du tout. (*à part*). J'ai de la peine à l'affliger.

LUCILE, *accablée.*

Hé ! bien, monsieur ; j'obéirai à mon père. (*Après une petit pause*). Avez-vous eu la bonté de retirer de la corbeille....

MERVAL, *vivement.*

Le paquet ? .. Non, parbleu, il y est encore....

LUCILE.

O ciel ! et si mon père....

MERVAL.

L'entendoit crier.

LUCILE.

Comment, crier ?

MERVAL.

Ne faut-il pas que tout cela se découvre ?

LUCILE.

Jamais : si vous persistez à vouloir m'épouser, vous garderez ce dépôt, et tout le monde ignorera.

MERVAL.

Moi, le garder, jolie proposition que vous me faites-là !

LUCILE.

Si vous n'en voulez laisser aucune trace, vous pourrez le jeter au feu.

MERVAL.

Moi le jeter au feu ! est-ce que le chagrin vous trouble la raison ?

DELCAR, *se levant et jetant le journal.*

Il n'y a rien d'intéressant.

LUCILE, *bas à Merval.*

Je suis bien malheureuse.

MERVAL, *à part.*

Elle me touche !

DELCAR.

Mon gendre, avez-vous visité les présens de votre future?

MERVAL.

Oui, monsieur.

DELCAR, *voulant aller à la corbeille.*

Je veux vous faire remarquer.

LUCILE, *se mettant devant.*

Mon père, monsieur a vu tout ce qu'il devoit voir.

MERVAL.

Oui, monsieur, et j'ai trouvé dans cette corbeille beaucoup plus que je ne croyois.

DELCAR, *voulant encore aller à la corbeille.*

Que dites-vous du porte-feuille brodé, hem ?

LUCILE.

Monsieur l'a vu.

DELCAR, *se tapant le front.*

Cela vient de là.

MERVAL.

En vérité ? vous avez le génie fécond.

DELCAR.

Deux cœurs attachés avec une guirlande de rose, placés sur l'autel de l'hymen.... C'est joli ?

MERVAL.

Superbe.

DELCAR, *riant.*

Et la devise : *On y va deux, on revient trois*, hem ?

MERVAL.

C'est vous qui avez choisi la devise ?

DELCAR, *riant.*

Oui.

MERVAL.

Je l'aurois cru de mon neveu. Hé, le voilà.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DOLCY.

DOLCY, *à part.*

Ils sont ici, quelle étourderie !

MERVAL.

Ah ! vous voilà, monsieur ?

DOLCY, *embarassé.*

Monsieur....

MERVAL.

Vous avez l'audace de vous présenter chez moi ?

DOLCY.

J'ai cru....

MERVAL.

Sans que je vous fasse appeler.

DOLCY.

Le jour de l'an....

MERVAL.

Quel sujet vous amène ? le joli cadeau que vous m'avez fait.

DOLCY, *à part, gaiement.*

Il a lu ma comédie.

MERVAL.

Hé bien, monsieur.

DOLCY.

Après vous avoir renouvellé les assurances de mon attachement.

MERVAL.

Il est joli !

DOLCY.

Je venois vous demander si vous avez jeté les yeux sur mon ouvrage ?

MERVAL.

Sur votre ouvrage, monsieur ?

DOLCY.

Oui, mon oncle, celui que j'ai apporté ce matin, et qu'André a mis là sur votre bureau.

MERVAL.

Ah, ah ! c'est donc monsieur André qui se charge de semblable commission : il aura affaire à moi.

DOLCY.

Je n'ai pas supposé que l'hommage que je vous en fais puisse vous déplaire.

MERVAL.

Et vous avez grand tort.

DOLCY.

Comme je crois que jusqu'à présent c'est ce que j'ait fait de mieux.

MERVAL.

Comment, jusqu'à présent ?

DOLCY.

Je puis cependant me tromper ; on juge mal avec des yeux de père.

MERVAL, *lui faisant signe que Delcar est là.*

Prenez donc garde.

DOLCY.

C'est un enfant nouveau-né.

MERVAL (*de même*).

Y pensez-vous ?

DOLCY.

Mais je l'ai cru digne de paroître sous vos auspices,

MERVAL.

Finissez donc.

DOLCY.

Et j'ose vous en faire présent.

MERVAL.

Bien obligé.

DOLCY.

Examinez-le bien.

MERVAL.

Er vous osez parler ainsi devant monsieur.

DOLCY.

Monsieur ne le connoît pas.

MERVAL.

Je le sais bien.... mais sa fille....

DOLCY.

C'est différent, lorsque j'y travaillois, mademoiselle avoit la bonté de m'aider de ses avis.

MERVAL.

Paix donc.

DOLCY.

J'en ai un autre de commencé.

MERVAL.

Déjà.

DOLCY.

Et si vous vouliez me donner des conseils....

MERVAL.

Taisez-vous, étourdi, et laissez-moi parler.... (*A Delcar*). Mon ami, vous voyez bien maintenant qu'il ne m'est plus possible d'épouser votre fille.

DELCAR.

Pourquoi donc cela?

MERVAL.

C'est impossible.

DELCAR, *à part.*

Auroit-elle réussi. (*Haut*). Les accords doivent se faire aujourd'hui; tout est prêt.

MERVAL.

N'importe.

DELCAR.

Vous l'épouserez.

MERVAL.

Non, parbleu, je ne l'épouserai pas.

LUCILE, *bas à son père.*

Ah! mon père, vous m'avez promis....

DELCAR, *bas à sa fille.*

Laisse-moi donc faire. (*Haut*). Nous avons un dédit et je ferai valoir mes droits.

MERVAL.

Ne nous brouillons pas ; je vais vous proposer un accommodement.

DELCAR.

Et cet accommodement réparera-t-il le tort que cette rupture subite peut faire à ma fille ?

MERVAL.

Elle ne lui en fera aucun, bien au contraire.

DELCAR.

Comment cela ?

MERVAL.

Remettons-lui chacun le montant de notre dédit, et laissons-la maîtresse de son choix.

DELCAR.

Ah ! volontiers.

MERVAL, *lui donnant le dédit.*

Je donne l'exemple.

DELCAR, *de même.*

Je le suis.

LUCILE, *lui donnant les deux dédit.*

Dolcy, acceptez leur bienfait.

DOLCY.

Ah ! Lucile, ah ! mon oncle.

MERVAL.

Frippon !

LUCILE.

Mon père ?

DELCAR, *à Dolcy.*

Donnez-lui la main, et soyez heureux.

MERVAL.

Et n'oubliez pas que vous me devez un peu d'amitié.

DOLCY ET LUCILE.

Jamais, jamais.

DELCAR.

Ah ça ! mon ami, apprenez-moi maintenant comment ils s'y sont pris pour vous faire changer de résolution.

MERVAL.

Je m'en vais vous le dire ; car aussi bien il faut que vous le sachiez : d'ailleurs les voilà mariés, et le passé doit être oublié.

DELCAR.

Comment le passé ?

MERVAL.

Les fautes de l'amour sont excusables quand le mariage les répare.

DELCAR.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LUCILE.

Expliquez-vous s'il vous plaît.

DOLCY.

Mon oncle, je ne conçois pas.

MERVAL ?, *bas à Dolcy*

Chut, et laisse-moi faire. (*Haut a Delcar*). Loin de vous fâcher, réjouissez vous, mon ami.

DELCAR.

Que je me réjouisse ?

MERVAL.

Oui, vous avez le bonheur....

DELCAR.

De quoi ?

MERVAL.

D'être grand père.

LUCILE, *étonnée.*

Monsieur ?

DOLCY.

Ah ! mon oncle !

DELCAR, *d'un air fâché.*

Merval.

MERVAL.

Allons, allons, plus de mystère ; ce qui est fait est fait.

LUCILE, *noblement.*

Savez-ous, monsieur qu'une telle plaisanterie est aussi déplacée qu'offençante.

DELCAR, *en colere.*

Vous osez outrager ma fille ?

MERVAL.

Au contraire, mon ami, je cherchois à vous prévenir, à vous appaiser, avant de vous montrer....

DELCAR.

Quoi ?

MERVAL, *ouvrant la corbeille.*

Hé, parbleu, ceci.

DELCAR.

Après ?

DOLCY.

Hé bien ?

LUCILE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MERVAL.

Il est bon là, faites les étonnés.

LUCILE.

Quel est cet anfant ?

MERVAL.

Hé, parbleu, c'est le vôtre.

LUCILE.

Quelle offense !

DOLCY.

Ah ! mon oncle, vous outragez la vertu.

DELCAR, *en colere,*

Vous m'en ferez raison.

MERVAL, *à Lucile.*

Quoi, vous osez nier ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARGOT,

MARGOT.

JE vous demande bien pardon, mes bons messieurs, mais c'est que je cherche....

DOLCY, *vivement.*

Hé ! c'est la nourrice.

MERVAL.

Il refuse de reconnnoître son enfant, et voilà la nourrice.

MARGOT.

Hé ! c'est notre cher enfant... O bon dieu, qu'il est grandi depuis que je l'avons allaité ! (*à Lucile*). Pardon, mamzelle, si j'avons passé devant vous ; mais c'est que je l'aimons comme not' fieu.

MERVAL, *à Margot.*

N'est-ce pas vous qui avez apporté ici un enfant ce matin ?

MARGOT.

Oui, monsieur ; je l'avons remis à André... Où donc qu'il est, que je le fasse baiser à son frère.

MERVAL.

A son frère !

SCÈNE XVII, *et dernière.*

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *à part.*

AH ! bon dieu, ma mère est déjà ici ?

MARGOT.

André, donne donc la petite Marguerite ?

ANDRE, *embarrassé,*

Ma mère....

MARGOT.

Où que tu l'as mise ?

ANDRÉ.

C'est que....

MARGOT, , *effrayée.*

Qu'as-tu fait de mon enfant ?

LUCILE, *ouvrant la corbeille.*

Est-ce celui-là ?

MARGOT.

Hé, oui, la v'là.... (*A Dolcy*). Baisez-la donc, c'est votre sœur, c'est ma fille.

MERVAL.

Votre fille ! et qui l'a mise dans cette corbeille ?

ANDRÉ, *embarrassé.*

Mon dieu, monsieur, ne me grondez pas ; c'est moi qui l'ai couché là : mais il n'y a rien craindre ; ma mère m'a dit qu'elle étoit propre.

MERVAL, *se mettant les deux mains sur le front.*

Ah ! qu'ai-je fait.... Mais que voulez-vous donc me

dire, en me marquant que vous avez mis dans la corbeille un paquet....

LUCILE, *prenant dans la corbeille un paquet de lettres.*

De toutes les lettres de Dolcy... Le voilà.

MERVAL, *à Dolcy.*

Et qu'entendois-tu par cet enfant nouveau-né?...

DOLCY.

C'est une comédie nouvelle que je soumets à vos lumières.

MERVAL.

Mademoiselle, je n'ose plus lever les yeux sur vous. Delcar, donnez-moi cet écrin... Mon neveu, obtenez ma grace.

LUCILE.

Vous m'avez cédé à ce que j'aime, tous vos torts sont oubliés.

MERVAL.

Que la fête que j'avois ordonné pour mon mariage, serve à celui de mon neveu.

MARGOT.

Not' fieu se marie; je reste pour danser à sa noce.

ANDRÉ.

V'là un heureux jour de l'an; mon frère de lait est bien content; ça fait que je suis bien content aussi.... Mais je serois encore plus content, si tout le monde ici étoit aussi content que je suis content.

VAUDEVILLE,

Sur l'air: *Fidèle époux, franc militaire, du Vaudeville de l'officier de fortune.*

DOLCY.

J'étois dans une peine extrême,
Et je touche à mon plus beau jour;
Aux bontés d'un parent que j'aime
Je dois l'objet de mon amour.
Dans mon cœur une amitié pure
S'unit à la plus vive ardeur;
Et la tendresse, et la nature.
Sont les étrennes du bonheur.

LUCILE.

On distingue un amour extrême
Par la sagesse, la candeur,
Plus on respecte ce qu'on aime,
Plus on augmente son ardeur:
Le bonheur est la récompense,
Qu'on doit en espérer un jour;
Et les jours de l'innocence,
Sont les étrennes de l'amour.

MARGOT.

J'ons vu des époux d'importance,
Qui se faisoient de gros présens;
Puis qui s'éloignoient en silence,
Et n'en étoient pas plus contens:
Le jour de l'an dans not' village,
J'nons point d'cadeau à nous offrir;
Mais les étrennes du ménage,
Sont toujours celles du plaisir.

ANDRÉ.

Lorsque j'ai quitté not' village,
On se frisoit qu'ça faisoit peur:
Il falloit céder le passage
A ceux qu'on nommoit monseigneur.
On ne met plus de papillottes,
On ne se dérange jamais,
Et les devoirs des patriotes,
Sont les étrennes des Français.

DELCAR.

On doit marquer la tragédie,
Par la pitié, par la terreur;
Il faut dans une comédie,
Plaire à l'esprit, toucher le cœur.
Ni Melpomène, ni Thalie,
N'ont produit cette nouveauté;
Mais on pardonne à la folie,
Les étrennes de la gaité.

LUCILE.

Le premier jour de chaque année,
Est un jour marqué par l'espoir;
On donne dans la matinée,
Mais on espére recevoir:
Des efforts qu'on fait pour vous plaire,
Nous aurons un prix bien flatteur,
Si les suffrages du parterre
Sont les étrennes de l'auteur.